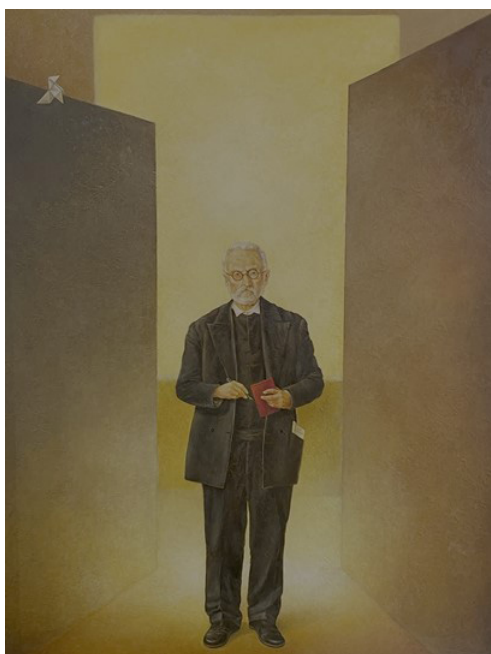


Le discours de Salamanque

Hervé Dumez



*Miguel de Unamuno, Salamanque,
musée Unamuno (5 avril 2025)*

Improvisé, ce discours de quelques minutes à peine ne perdure que par ce qu'en ont retracé des années plus tard ceux qui étaient présents lorsqu'il fut prononcé.

Le 12 octobre 1936, quelques mois après le début de la guerre civile, dans une Salamanque conquise par les troupes de Franco moins de trois mois plus tôt, s'ouvre la session universitaire. Le grand amphithéâtre de l'université rassemble le gouverneur civil, l'évêque, la femme du Caudillo, le général José Millán-Astray sans son bras gauche et son œil droit, perdus au cours de ses campagnes, et tous les professeurs et élèves.

La séance est présidée par le recteur. Lorsque la guerre civile a éclaté, il s'est prononcé pour Franco qu'il est censé représenter ici, lui qui avait été exilé des années auparavant par le dictateur Primo de Rivera. Des églises ont été brûlées

par les communistes et les anarchistes, des actes sanglants commis, et il a pensé que Franco, défenseur du christianisme, luttait contre la barbarie. Puis les massacres commis par les phalangistes ont commencé à Salamanque.

Lorsque la séance s'ouvre, retentit le hurlement de *Viva la Muerte !*, ralliement des franquistes et Millán-Astray, acclamé, se livre à un discours de haine sur le Pays basque, dont le recteur est originaire, et la Catalogne, que Franco mettra au pas selon lui.

Puis un silence pesant s'établit. L'assistance est suspendue, attendant ce que va pouvoir être la réaction du recteur : se taira-t-il, osera-t-il prendre la parole, soutiendra-t-il, ne serait-ce qu'en se taisant, les franquistes qui l'ont maintenu à son poste ?

Sa voix s'élève, finalement.

Vous attendez tous ce que je vais dire. Vous me connaissez et savez que je ne peux garder le silence. Il y a des circonstances où se taire est mentir. Car le silence peut être interprété comme un acquiescement.

Je voudrais ajouter quelque chose au discours — si l'on peut ainsi l'appeler — du général Millan Astray, présent ici parmi nous. Ne parlons pas de l'affront personnel que m'a fait sa violente vitupération contre les Basques et les Catalans. Je suis moi-même né à Bilbao. L'évêque, que cela lui plaise ou non, est catalan de Barcelone.

Je viens d'entendre un cri morbide et dénué de sens : Vive la mort ! Ce paradoxe barbare est pour moi répugnant. Le général Millan Astray est un infirme. Disons-le sans arrière-pensée discourtoise. Il est invalide de guerre. Cervantes l'était aussi. Un infirme qui n'a pas la grandeur spirituelle d'un Cervantes recherche habituellement son soulagement dans les mutilations qu'il peut faire subir autour de lui.

Mort à l'intelligence ! beugle alors Millán-Astray, accompagné des vociférations de ses partisans.

Cette université est le temple de l'intelligence et j'en suis le grand prêtre. C'est vous qui profanez son enceinte sacrée. Vous vaincrez, parce que vous possédez plus de force brutale qu'il ne vous en faut. Mais vous ne convaincrez pas. Car, pour convaincre, il faudrait que vous persuadiez. Or, pour persuader, il vous faudrait avoir ce qui vous manque : la raison et le droit dans la lutte. Je considère comme inutile de vous exhorter à penser à notre pays. J'ai terminé.

Un professeur prend à un bras le recteur et à l'autre Madame Franco, permettant ainsi à Unamuno de quitter la salle sans être lynché.

À partir de ce jour, destitué de son poste, il fut assigné à résidence dans sa maison, du balcon de laquelle il voyait les couleurs de la tour du palais Monterrey changer selon les heures du jour. Deux policiers faisaient jour et nuit les cent pas devant sa porte. Il mourut quelque temps après, peut-être empoisonné par le pouvoir.

Face aux velléités ou aux politiques bien réelles des dictatures qui méprisent et haïssent l'intelligence, entendant mettre au pas les universités et la recherche libre, Miguel de Unamuno, qui avait fait de la lutte le centre de sa philosophie, reste la voix qui se lève pour les défendre sous la menace ■